

## **L'Exil ses états Hier et aujourd'hui**

Depuis l'aube de l'histoire de l'homme, la persécution de la différence, qu'elle soit d'opinions, de croyances, d'ethnies ou de principes philosophiques jette sur le chemin de l'exil des hommes et des femmes à la recherche d'un refuge de paix et de liberté.

Notre passé, comme aujourd'hui, est également jalonné de conflits et de soulèvements qui furent durement réprimés et qui se soldent par des exodes massifs de gens ordinaires craignant pour leur vie et leur sécurité.

Bien que les propos philosophiques de certaines actions dans un mouvement de révolte soulèvent l'admiration et l'indignation.

### **Etats généraux – Etats de lieux – Etats du temps- Etats des poésies**

Il me semble intéressant ici de préluder par la définition et la distinction entre les différents sens de l'exil.

Il existe d'abord plusieurs sortes d'exil. Il y a l'exil volontairement choisi (pour des raisons culturelles ou socio-politiques), et l'exil par force majeure qui implique l'exclusion politique.

D'autre part, il y a aussi l'exil extérieur qui implique un éloignement physique et une séparation géographique d'avec la terre natale et puis l'exil intérieur représenté par ce que l'on appelle aliénation psychosociale locale.

Je pourrais sans doute étaler ce tableau typologique en citant d'autres situations qu'on pourrait rencontrer tout au long de mon parcours, ici et là au passage, mais l'essentiel est là...

Pour ce qui concerne la catégorie Exil/Exilés sous contraintes, on est avec un sujet chassé de son pays, contraint de vivre en terre étrangère et de taire sa langue maternelle-natale. C'est l'exilé dans un certain sens qui est déchu de son identité ou/et à la recherche de son identité perdue et par extension à la recherche d'autres identités ...

Quel que soit son aisance matérielle dans son pays d'accueil (je parle ici de ceux qui ont les moyens de la réussite culturelle, linguistique, résistance physique) et quel que soit sa situation psychosomatique précaire, il porte en lui-même sa propre prison.

La crainte de disparaître sans revoir sa patrie le tourmente (on remarque ce phénomène chez une partie considérable des réfugiés...).

Il retourne un jour à son pays ? Son retour est proche ou lointain ?

Pour lui ou pour ses descendants ? Ou non, pas du tout ?

Il demeure à l'étranger peut-être ? Il reste toujours étranger ?

Dans quelles conditions vit-t-il ?

Malheureux dans les lieux de « résidences » ou heureux ?

L'indécision souvent dans ces cas contribue à augmenter l'épaisseur des facteurs de risque et l'errance incontournable par conséquent ressemble aux cadavres vivants et ne pourrait que faire perdre une énorme richesse de potentialité productive humaine...

A ce moment crucial de l'Histoire on se retourne pour écouter **Geneviève Clancy** crier amèrement « Quelle gâchis ! ».

« *Il y a entre les chaînes le corps vertical de la liberté !* »

Souffrant quotidiennement d'un mal invisible, en se trouvant hors de son monde familier, l'exilé est souvent un être fragile, menacé de tous les déséquilibres, exposé la plupart du temps à la dépression, à la folie et même parfois à la tentation de passer à l'acte suicidaire....

### Et la poésie où est-elle dans ce monde de l'exil ?

Je m'autorise à dire que la détresse de l'exilé mentionnée plus haut est l'un des thèmes les plus anciens et les plus précieux que, dès ces origines, la poésie a exprimé pertinemment.

On ne cesse même de nos jours d'évoquer en Europe et ailleurs, l'histoire d'Ulysse. Ulysse qui a tant perdu ; ses compagnons, son passé et jusqu'à son nom ; chassé de la mémoire des siens pour devenir le plus obscur des êtres dans un monde inhumain lui imposant toutes les humiliations.

Il est à la fois l'un des premiers personnages de toute la littérature et l'archétype de l'exilé. « A quoi bon une riche demeure, parmi des étrangers et loin de ses parents », lui fait dire Homère avant qu'il n'entame le récit de ses aventures. Et dans toutes ses pérégrinations, ne le quitte jamais la nostalgie de son île natale.

Plus tard Ovide, probablement le plus ancien écrivain connu à avoir été expatrié pour des raisons politiques et victime d'une censure littéraire, a chanté à son tour le désarroi de l'exilé. Ce citoyen romain et poète célèbre, devenu un inconnu chez les peuples de la Mer Noire où il était retiré, banni, a cherché par son art à combattre la mélancolie et l'insomnie qui l'avaient saisi et n'a cessé de faire de son propre exil le sujet de sa poésie, il est l'auteur de « L'Art d'aimer » et « Les métamorphoses »...

Après ces méditerranéens de jadis, une quantité innombrables de poètes anonymes ou/et connus des 5 continents, ont cherché dans leurs chants-poèmes le même réconfort et le même recours.

Un peu plus tard on pourrait rencontrer un corpus regroupant quelques exemples tellement signifiants...

Pour l'instant, j'ai envie de dire que certains poèmes choisis pour une partie de ce soir ne sont qu'un seul et même cri qui s'élève au-dessus des époques (d'hier et d'aujourd'hui) et parfois, au-dessus des cultures identitaires « restreintes, dites nationales » jusqu'à l'entrée dans l'essence même de la condition humaine pour chanter la douleur et le déchirement de l'exil.

Je pense ici à Mahmoud Darwich qui à partir de son expérience personnelle de la grande migration avec sa famille, suite à la destruction de sa maison, est arrivé à exprimer l'expulsion (en 1948) de la totalité du peuple Palestinien.

Le poème « Un nuage dans ma main » qui recèle une description de son lieu de naissance, et dont Je vais partager dans quelques instants la lecture avec Philippe Tancelin a été tiré d'un recueil total de M. Darwich intitulé « Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ? ».

La genèse de ce recueil aux horizons de l'universalité, été bien l'histoire d'une maison et un cheval. Mahmoud raconta « Il y avait un cheval qui a été abandonné dans la maison lorsque ma famille et moi sommes parti en 1948. Le cheval était resté là » (*Entretien avec Jean-Pierre Siméon, in Etats provisoires du poème VIII, p20, éd. Cheyne, 2008*).

## Début de « Un nuage dans la main » de M. Darwich - lu par Youssef Haddad

### UN NUAGE DANS MA MAIN

*Ils ont sellé les chevaux  
Ils ne savent pourquoi  
Mais ils ont sellé les chevaux dans la plaine*

*La place était prête pour sa naissance  
Une colline enfouie sous le myrte de ses pères se retourne  
de-ci de-là  
Dans les Livres, les rangs d'oliviers brandissent les faces  
Visibles de la langue  
Et une fumée d'azur pare ce jour pour une question qui  
ne concerne que Dieu  
Mars, enfant choyé des mois  
Mars cardé le coton sur les amandiers  
Mars offre un banquet de mauve au parvis de l'église  
Mars, terre dévolue à la nuit de l'hirondelle  
A une femme qui s'apprête à crier dans les landes  
Et elle habite les chênes*

*Un enfant naît  
Et son cri  
Dans les lézardes du lieu*

### Suite – lu par Philippe Tancelin

*Nous nous sommes séparés sur les marches de la maison  
Ils disaient : dans mon cri, une prudence qui ne sied pas  
aux plantes étourdies  
Dans mon cri, de la pluie  
Ai-je nui à mes frères lorsque j'ai dit avoir vu des anges  
jouant avec le loup dans la cour de notre maison ?  
J'ai oublié leurs noms  
Leur façon de parler  
Et légers, de voler*

*Mes amis frémissent des ailes la nuit et ne laissent nulle  
trace derrière eux*

*Dirai-je la vérité à ma mère ?  
J'ai d'autres frères qui déposent une lune à ma fenêtre  
Et, pour la terre, tissent la pèlerine de pâquerettes*

*Ils ont sellé les chevaux  
Ils ne savent pourquoi  
Mais ils ont sellé les chevaux au bout de la nuit*

*Sept épis suffisent pour garnir la table de l'été  
Sept épis dans mes mains. Et dans l'épi  
Les blés font pousser les blés  
Mon père tirait l'eau de son puits et disait :  
Ne taris pas  
Et il me prenait par la main, je ne m'y voie grandir  
comme le pourpier*

*Je marche sur la margelle : j'ai deux lunes  
L'une tout là-haut*

*L'autre dans l'eau, qui nage. J'ai deux lunes  
Sûres, comme les précédentes, de la vérité des Lois  
Ils ont fondu le fer des épées, socs des charrues  
L'épée ne peut réparer ce que l'été a pourri ont-ils dit  
Puis ils prièrent longtemps et chantèrent leurs louanges  
à la nature  
Mais ils ont sellé les chevaux pour danser la danse des  
chevaux  
Dans l'argenté de la nuit*

*Un nuage dans ma main me blesse  
Je n'exige pas de la terre plus que cette terre  
Les senteurs de la cardamone et de la paille entre le cheval  
et mon père  
Un nuage dans ma main m'a blessé  
Je n'exige pas du soleil plus qu'une orange, et  
L'or qui coule de l'appel à la prière*

*Ils ont sellé les chevaux  
Ils ne savent pourquoi  
Mais ils ont sellé les chevaux au bout de la nuit, et  
attendu  
Une ombre montant des lézardes du lieu*

*(Extraits de « La terre nous est étroite » traduit de l'arabe par Elias Sanbar- p.p 311-312-313. Ed Gallimard 2000)*

M. Darwich disait dans son entretien avec Jean-Pierre Siméon (p20, op, supra) :

« L'enfance individuelle est une référence principale, fondamentale. Mais la poésie, en tant que telle, est en fait l'expression d'une enfance de l'humanité »

Ainsi le poème de M. Darwich remarqua J.P. Siméon « atteint un universel alors que tout entier habité la Palestine, il en dépasse paradoxalement les frontières. » (p 21, op), et M. Darwich répliqua « Honnêtement, je ne sais pas au juste ce qu'est une poésie nationale et je n'aime pas qu'on me désigne ainsi, comme poète national.

Je n'ai aucune honte de ma nation ni de ma Palestinité, mais cette façon de désigner limite mon champ poétique, et, à tort, c'est comme si elle conditionnait les lecteurs de mon œuvre et ainsi éliminait les dimensions multiples du poème.

Donc je suis sorti de ce lieu vers des horizons infiniment plus vastes et j'ai compris que la véritable poésie, la poésie réelle est un voyage entre les cultures, une façon d'ouvrir encore plus l'humanité du Palestinien (...) parce qu'il ne faut pas oublier quand même son identité comme n'importe quel être humain ; son identité humaine précède le conflit. Il n'est pas né avec le conflit. Donc le Palestinien se pose des questions existentielles, des questions culturelles et la question sur son rapport à la nature, à l'eau, à la vie. Il aime, il déteste et il meurt...c'est un être humain (...). » (p.p 22-23, op)

Par ailleurs, je me précipite à dire que mon choix des poèmes sur l'Exil et de l'Exil dans le cadre de notre rencontre est loin d'être exhaustif, au regard de l'immense richesse et l'innombrable quantité de cette matière abondamment traitée par différentes approches des sciences humaines....

Ces extraits et ces exemples poétiques donc, qui accompagnent cette modeste intervention thématique portant à la fois sur les états de l'exil et sur ses demeures, et qu'on va reconnaître et entendre interprétés par la présence sensible et la voix organique de Philippe Tancelin et Michèle Le Gouellec ; ont été choisis en fonction de mon goût propre.

Ce goût personnel a été inspiré fondamentalement par une perception de la force poétique des œuvres dont la résonnance de leur contenu/contenant est à l'interstice des évènements culturels, sociaux, sociétaux et politiques de notre temps.

Cependant, tout en respectant l'espace-temps réservé à mes propos. Je donnerai, dans certains paragraphes, une place considérable, à travers quelques-uns de leurs poètes, aux peuples qui ont été au cours de l'histoire, les victimes les plus fréquentes du bannissement et où les individus contraints de vivre loin de leur patrie ont été et sont toujours particulièrement nombreux...

Pour ce qui concerne les peuples, je désigne les hébreux ; captifs à Babylone, prisonniers pour lesquels on trouve dans la Bible (ancien testament) plusieurs psaumes évoquant cet exil. Esclaves ensuite des pharaons. Contraints de fuir le génocide nazi, ils ont vu s'élever parmi eux de grandes voix tragiques qui ont témoigné de leur douleur et de leur espoir.

Aussi les arméniens, qui ont dû quitter par force leurs montagnes d'Anatolie pour des pays loin du danger où leurs poètes ont trouvé l'espace de chanter librement leur tragédie et l'exode devant les massacres atroces du début du XXème siècle.

Ecoutons cette poésie populaire d'Arménie, qui remonte à l'Antiquité (probablement à l'époque romaine et les guerres qui provoquèrent la destruction de sa capitale et la captivité de ses habitants emmenés comme esclaves) et fut transmise de génération en génération par la tradition orale. *Traduite par Pierre Gamarra, tirée de la « Poésie Arménienne. Anthologie des origines à nos jours » de Rouben Mélék:*

### **Extraits de « l'Exil », Poème Anonyme Arménien - lu par Youssef Haddad**

#### ***L'EXIL***

*Oiseau gris, d'où viens-tu, je m'attache à ta voix,  
Ô grue, de mon pays portes-tu des nouvelles ?  
Reste ! Tu rejoindras plus tard les autres ailes...  
Ô grue, de mon pays portes-tu des nouvelles ?*

*J'ai perdu tous mes biens et ma terre et mon toit,  
Je suis parti, je pleure et mon âme chancelle.  
Arrête-toi. Je veux mourir avec ta voix...  
Ô grue, de mon pays portes-tu des nouvelles ?*

*A qui voudrait savoir, ne répondrais-tu pas ?  
Ta voix m'est douce comme un chant de cascabelle.  
Tu voles vers Alep, tu voles vers Bagdad...  
Ô grue, de mon pays portes-tu des nouvelles ?*

*Tel fut notre destin, oui, nous sommes partis  
Et nous avons vécus la vie fausse et cruelle  
Sans partager le pain et le sel des amis...  
Ô grue, de mon pays portes-tu des nouvelles ?*

*Les choses d'ici-bas progressent lentement.  
L'exil endeuille l'âme et mouille les prunelles.  
La porte s'ouvrira, qui sait ? Si Dieu l'entend...  
Ô grue, de mon pays portes-tu des nouvelles ?*

*Dieu, donne-moi miséricorde et compassion.  
Mes poumons et mon cœur portent des plaies mortelles  
Et mon pain est amer et souillée ma boisson...  
Ô grue, de mon pays portes-tu des nouvelles ?*

*Le dimanche est pour moi pareil à chaque jour,  
La broche me déchire et la flamme mortelle  
Me brûle mais j'attends à jamais mon amour...  
Ô grue, de mon pays portes-tu des nouvelles ?*

*Et tu viens de Bagdad et tu vas à Sehrad,  
Prends cette lettre dans les souffles qui se mêlent  
Pour la donner à tous mes amis de là-bas...  
Ô grue, de mon pays portes-tu des nouvelles ?*

*Cette lettre où je dis que je demeure ici,  
Cette lettre où je dis que mes regards se scellent  
Dans la langueur des jours et dans la nostalgie...  
Ô grue, de mon pays portes-tu des nouvelles ?*

*C'est l'automne et tu pars vers un pays plus sûr,  
Par millions, les ailes franchissent l'espace,  
Tu n'as pas répondu, tu fuis et tu t'effaces...  
Ô grue, de mon pays portes-tu des nouvelles ?*

Des voix, par ailleurs, provenant de peuples colonisés, telles celle de Mohamed Did et Malek Haddad pour le Magrehb ou d'Edouard Marwick, Fernando d'Almeida et Daniel Kunene pour l'Afrique noire.

Enfin les palestiniens, condamnés à leur tour à vivre en diaspora par la perte de leur terre, ont suscité des poètes comme Haroun Hachim Rachid, Salim Jabrane ou Fawzi Al Asmar, dont les plaintes et les cris réussissent à dire leurs malheurs...

Ici et maintenant d'urgence en urgence, permettez-moi de revenir en résonnance avec ce qui se passe actuellement d'extrême atrocité contre le peuple Palestinien.

Je m'interroge vivement... Le droit humain s'applique 't-il sur l'un et ne s'applique-t-il pas sur l'autre pour aspirer de vivre en paix ?

Par solidarité humaine et indignation profonde je rejoins la juste colère de Philippe Tancelin exprimée le 14 et 15 mai 2018 ;

## « Non, pas par désespoir... » du texte de Philippe Tancelin – lu par lui même

### *Non! Pas par désespoir....*

*Quand la plupart des dites démocraties à travers le monde ont pu s'enorgueillir au cours de leur histoire respective de la résistance de leur peuple aux oppressions, aux occupations dont ils ont été victimes, quand ces mêmes démocraties imbues de leurs droits et de leur lois, consomment le déni de révolte du peuple palestinien contre le supplice moral et physique qui lui est infligé depuis des décennies, alors que reste-t-il à ces démocraties de dignité et de respect de leur propre mémoire? Que reste-t-il de foi en leur parole et leurs accords?*

*Lorsque dans des organes de presse de ces démocraties, victimes et bourreaux, armées et foules poitrines droites, colons expansionnistes et colonisés reclus, terres volées et territoires occupés sont mis sur le même plan de nomination, que reste-t-il du langage? Que reste-t-il des mots pour dire le délit d'injustice, la corruption des pouvoirs?*

*Lorsque sur les scènes diplomatiques l'impudeur pour ne pas dire, l'obscénité des réprobations officielles, confine à cette maltraitance du verbe humain par le retournement de son sens qui ferait surgir une légitimité du crime de guerre au nom de la défense de frontières, contre une illégalité du droit de révolte des enfermés, que reste-t-il de la leçon d'histoire d'une lutte des peuples pour leur indépendance?*

*Quand dans cette civilisation du chiffre, des dizaines d'assassinés et des milliers de blessés, des centaines de milliers de marcheuses de marcheurs "pour le retour" ne font plus le poids des mots ni le choc des photos, que reste-t-il?*

*Doit se lever notre louange du courage, non pas de mourir pour la liberté mais de vivre, de courir de toutes ses forces, de tout son imaginaire d'horizon, de toute sa volonté de crier son devenir libre dans chacun de ses pas précipités contre ce qui y fait obstacle, contre les murs, contre le déni qui voudrait l'anéantir mais jamais n'y parviendra pas... car l'effort splendide, l'ardeur des palestiniens ce jour ne se puisent que dans l'espérance: cet espoir qui sait prendre le risque de l'accident de mourir pour le désir éternel de vivre devant soi.*

Il est important de souligner que mes lectures ont laissé de côté nombre de peuples et négligé par conséquent des périodes ou des poètes qui auraient mérité de figurer ici...

J'ai préféré, pour le moment, mentionner simplement l'importance des poètes russes, serbes et croates, ou encore de chants tibétains, venant d'autant de pays où nombreux furent, dans le passé comme dans le présent des personnes contraintes à l'exil.

Cependant, avec toutes mes limites, mon choix a voulu embrasser toutes les douleurs d'exils, qu'elles soient issues de persécutions en raison de la religion, de la nationalité ou de la race, qu'elles soient le résultat de l'absence de liberté imposée par les dictatures ou encore l'effet de conflits armés dont les peuples innocents sont les premières victimes.

« Les tourterelles condamnées » p20 du dernier recueil AILLEURS 1-2-3... de Youssef Haddad - lu par Michèle Le Gouellec

**LES TOURTERELLES CONDAMNÉES**

*Les voilà, perdues, portant  
Chapitres de feu et de refus ;  
Les voilà, perdues, mendiantes  
Toiles de honte et de brûlures  
D'entre les décombres des destructions,  
D'entre les larmes qui tombent comme les ténèbres,  
Comme une doléance ...*

*D'entre des yeux que l'on crève, emportés par les boues,  
D'entre des visages pressés par les gémissements des arcs,  
D'entre les cantiques et le retentissement des condoléances,  
D'entre les palais de peur et les cris des orphelins,  
Je vois un enfant d'une beauté exempte d'erreurs  
Sa civière suintant de fleurs...*

*Un autre enfant  
Au corps éparpillé par les explosifs  
Un autre enfant sanglotant au sein de sa mère  
Un autre aussi, sanguinolent ;  
Un autre encore, un enfant de cinq ans,  
Tué par balles entre les bras du père*

*Tandis que parmi les hommes portés disparus,  
Les lumières damnées s'éteignent  
L'exclamation de sanctifier le perfide monte  
Et les tourterelles placées parmi les condamnés*

*Un beau matin*

*Sont fusillées*

Avec Juan Garcia ou Jeanne Benguigui, par exemple, on sent la douleur de ceux qui ont dû quitter l'Afrique du Nord lors des crises de la décolonisation (*In « Cent poèmes sur l'exil » p12, éd. Le cherche midi, 1993*).

Il est à signaler que j'ai simplement limité le propos de cette conférence-débat à l'exil subi, écartant à la fois l'exil intérieur, le déplacement et l'exclusion forcée dans le pays d'origine (probablement le lot de tout poète « engagé politique ») et l'exil choisi dans une démarche volontaire, tel celle de Rimbaud au Harrar, de TS Eliot en Angleterre ou de Saint John Perse en Chine ou d'Adonis en France ou votre homme de théâtre- conteur-poète Youssef Haddad et j'en passe !...

Mais en revanche je retiens ici l'exil résultant de causes économiques autant que politiques, tel que celui des travailleurs portugais en France (chanté par Manuel Alegre) ou celui des ouvriers turcs en Allemagne (qu'évoque Fahri Erdine).

Je tiens aussi à souligner les résultats néfastes de l'arbitraire et l'absence de démocratie, évoqué par les voix de poètes comme Pablo Neruda, Miguel Angel Asturias ou Abdellatif Laabi, persécutés dans leur patrie parce qu'ils étaient les chantres de la liberté.

Ainsi, l'exil des travailleurs anonymes contraints de quitter leur pays pour gagner leur pain est tout autant l'effet d'une contrainte et la conséquence d'une violence sourde génératrice de toutes sortes de difficultés à vivre.

Cela dit, sans oublier les guères multiples menées partout dans le monde et qui ont généré des milliers de réfugiés, jetés par terres, mers, sables et des naufragés d'un nombre incommensurable de tous âges, genres, appartenances ethniques et communautaires.

Ceux-ci qui sont exactement à l'image des anciens exodes humains ont été la matière d'une solidarité, d'une rage, d'une colère, d'une indignation et d'un refus radical de par l'ensemble des poètes du monde.

Je pense ici à Geneviève Clancy, à Philippe Tancelin, à Stéphanette Vendeville, à Jean-Pierre Faye, à Salah El-Hamadani et leurs amis du CICEP.

Leurs poèmes ont été proférés partout : aux théâtres, dans les universités, dans les associations socio-culturelles, aux cafés, dans les rues, dans les jardins publics.

J'appellerais ces évènements réels « poèmes en mouvement »par oppositions à ceux qui sont stagnés...

Ces cris poétiques perçaient l'horizon, comme un éclair contre la guerre, fabrique de malheurs, de misères et de gens sans abris ; disons contre les guerres productrices de nouveaux exils/exilés ...

L'exil, dans les poèmes d'aujourd'hui comme hier, est exprimé souvent par les mêmes sentiments. Mais ils sont bien loin de construire une litanie répétitive.

Chaque poète trouve ses accents propres, liés à sa propre langue et à sa propre culture pour témoigner d'une destination commune.

**« D » p 85 du dernier recueil AILLEURS 1-2-3..., de Youssef Haddad - lu par Michèle Le Gouellec**

**D**

*Par la couleur d'un meurtre  
Par la froideur de Beyrouth  
Par le rythme sordide de ma solitude  
Par le débit horrible des obus enfouis  
Dans les murs ;  
Par les corps de la ville  
Déchiquetée  
Je t'appelle... je t'appelle...  
La persécution n'est-elle pas une semence de la vie ?  
La persécution n'est-elle pas signe de la barbarie ?  
Tu me l'avais souvent répété.  
N'est-ce pas, tu me l'avais souvent répété ?  
Viens...  
Viens...  
Viens me creuser un fossé  
Une source jaillissante  
À l'intérieur de ton ombre  
Et ne m'abandonne plus  
Ne m'abandonne plus jamais  
Tu es tout ce qui me reste  
L'attrait des espérances  
Le parfait.*

De la langue dense du chinois Wang Wei, on passera à la belle exubérance du verbe de l'africain Jean Baptiste Rémélé, après avoir rencontré le romantisme baroque du chilien Raul Andres Morales et l'humour amer de l'allemand Berthold Brecht dans une sorte de voyage qui nous fera rencontrer et savourer la diversité et la richesse des expressions littéraires du monde (*In « Cent poèmes sur l'exil » p13*).

Dans ce concert d'expressions poétiques relevant de langues multiples, on trouvera la poésie française par des voix comme celles de Jules Supervielle ou d'Henri Bosco et de la poésie francophone, avec celles du sénégalais David Diop ou du malgache Jacques Rabemananjara ou du nigérien, prix Nobel de la littérature et poète dramaturge Wole Sowinka...

On rencontre aussi un pur chant de joie ; celui du poète haïtien René Depestre lors de son retour dans son pays qu'il avait dû quitter quarante années auparavant.

Puis des tonalités différentes se font entendre. Car certains poètes au milieu des épreuves, choisissent de dire leur amour de vivre avec l'extrême tendresse humaine plutôt que répéter l'expression de leur malheur ; comme les poètes palestiniens, Mahmoud Darwich, qui chante son attachement à la vie et à la lumière et Ibrahim Nasrallah, qui préfère imaginer la joie de son retour que de songer à son malheur présent...

**« Et nous, nous aimons la vie » extrait de « Cent poèmes sur l'exil » p157, de Mahmoud Darwich après avoir présenté sa biographie – lu par Youssef Haddad**

Né en 1942 en Galilée, Mahmoud Darwich est l'un des plus grands poètes arabes contemporains. Incarcéré à plusieurs reprises pour ses activités journalistiques, il a été assigné plusieurs années à résidence à Haïfa. Il s'exila en 1976 pour aller vivre au Caire pendant deux ans puis à Beyrouth pendant douze années. Il a publié, en 1983, « *Rien qu'une autre année* » aux éditions de Minuit.

#### *ET NOUS AIMONS LA VIE*

*Et nous, nous aimons la vie autant que possible  
Nous dansons entre deux martyrs. Entre eux, nous érigeons  
pour les violettes un minaret ou des palmiers*

*Nous aimons la vie autant que possible*

*Nous volons un fil au ver à soie pour tisser notre ciel et clôturer  
cet exode*

*Nous ouvrons la porte du jardin pour que le jasmin inonde  
les routes comme une belle journée*

*Nous aimons la vie autant que possible*

*Là où nous résidons, nous semons des plantes luxuriantes et  
nous récoltons des tués  
Nous soufflons dans la flûte la couleur du lointain, lointain,  
et nous dessinons un hennissement sur la poussière du passage  
Et nous écrivons nos noms pierre par pierre. Ô éclair, éclaire pour  
nous la nuit, éclaire un peu*

*Nous aimons la vie autant que possible*

## Le seul remède à l'exil est-il la poésie ?

### Écrite ou orale-chantée...

Cette question audacieuse mérite toute mon attention. Elle pourrait aisément se conjuguer avec d'autre question du genre : l'exil est-il à l'origine de certaines créations poétiques ?

Bien que cette interrogation soit tellement exclusive, on peut trouver dans l'histoire des civilisations, quelques exemples hautement éloquents...

A l'instar de Charles d'Orléans, devenu poète pendant sa captivité en Angleterre, les poètes dont les mots sont les meilleures armes pour les aider à survivre sont peut-être, parmi tous les exilés, ceux qui savent le mieux réagir en trouvant dans leur art un exutoire à leur exclusion.

Puisant leur force dans leur malheur, ils parviennent à faire de leur exil le lieu privilégié de leur inspiration.

Ainsi sont nés les plus beaux poèmes de Joseph Senghor ou de Mahmoud Darwich qui reviennent au temps de leur exil.

**« Le voyageur a dit au voyageur : nous ne reviendrons pas comme... » extrait de « La terre nous est étroite », p 347, de M. Darwich - lu par Philippe Tancelin**

*LE VOYAGEUR A DIT AU VOYAGEUR :  
NOUS NE REVIENDRONS PAS COMME...*

*Je ne connais pas le désert  
Mais j'ai poussé, mots sur les flans  
Les mots ont parlé, et je suis parti, telle la femme  
répudiée  
Parti, tel son mari défait  
Je n'ai gradé que la cadence  
Que j'écoute et observe  
Je la hisse, mouettes sur le chemin du ciel  
Celui de ma chanson  
Je suis l'enfant du littoral syrien  
Je l'habite, voyageur ou résident parmi les gens de la mer  
Mais le mirage me tire à l'Orient, aux Bédouins anciens  
Je conduits les chevaux à l'eau  
Je tâte le pouls de l'alphabet dans l'écho  
Et reviens, fenêtre donnant sur ceux-ci et ceux-là  
Pour être, j'oublie qui je suis  
Le multiple en un, le contemporain  
Des éloges des marins étrangers sous mes fenêtres*

*Et la lettre de guerriers à leurs parents  
Nous ne reviendrons pas comme nous sommes partis  
Nous ne reviendrons pas, même furtivement  
Je ne connais pas le désert  
Bien qu'il me hante  
Dans le désert, l'inconnu m'a dit :  
Ecris !  
J'ai dit : Il y a un autre écrit sur le mirage  
Il a dit : Ecris et le mirage verdira  
J'ai dit : Il me manque l'absence  
Et dit : Je n'ai pas encore appris les mots  
Il me dit alors : Ecris pour les connaître  
Et savoir où tu étais et où tu te tiens  
Comment tu vins et où tu seras demain  
Place ton nom dans ma main  
Ecris pour savoir qui je suis, et repars  
Nuages dans le ciel  
J'ai alors écrit : Celui qui écrit son histoire hérite la terre  
des mots, et possède  
Le sens. Entièrement !  
Je ne connais pas le désert  
Mais je lui fais mes adieux : Adieu  
Tribu à l'Orient de ma chanson. Adieu  
Lignée plurielle unifiée par l'épée. Adieu  
Fils de ma mère sous son palmier. Adieu  
Mu'allaqa qui a retenu nos étoiles. Adieu  
Peuples qui passez mémoire pour ma mémoire  
Adieu  
A la paix sur moi entre deux poèmes  
Un poème achevé  
Et un autre dont le poète est mort d'amour  
Suis-je moi ?  
Suis-je là-bas, suis-je là ?  
Dans tout « toi », il y a moi  
Je suis toi, l'interpellé. Point d'exil  
Si je suis toi. Point d'exil  
Si tu es mon moi. Et point  
Si la mer et le désert sont  
La chanson du voyageur au voyageur  
Je ne reviendrai pas comme je suis parti  
Ne reviendrai pas, même furtivement*

Puis, nous entendons Léopold Sédar Senghor, « ce visage noir du guerrier » boire « à la source d'autre bouche plus fraîche que citrons »...

**« Pour khalam » extrait de « Cent poèmes sur l'exil » p135, de Léopol Sédar Senghor, après avoir présenté le poète - lu par Michèle Le Gouellec**

*Né à Joal, au Sénégal, en 1906, dans une famille de commerçants, Léopold Sédar Senghor apprit le français et le wolof à l'école des missions catholiques. Venu en France en 1928 après avoir obtenu le baccalauréat, il fut reçu à l'agrégation de grammaire en 1935 et publia ses premiers poèmes où il se faisait le chantre de la Négritude. Mobilisé en 1939, prisonnier en Allemagne jusqu'en 1942, il ne retourna au Sénégal qu'en 1945. Député puis premier président de la République du Sénégal, de 1960 à 1980, Senghor ne cessa jamais de se consacrer à son œuvre poétique.*

**POUR KHALAM**

*Tu as gardé longtemps, longtemps entre tes mains le visage  
noir du guerrier  
Comme si l'éclairait déjà quelque crépuscule fatal.*

*De la colline, j'ai vu le soleil se coucher dans les baies de  
tes yeux.*

*Quand reverrai-je mon pays, l'horizon pur de ton visage ?  
Quand m'assiérais-je de nouveau à la table de ton sein  
sombre ?*

*Et c'est dans la pénombre le nid des doux propos.*

*Je verrai d'autres cieux et d'autres yeux  
Je boirai à la source d'autres bouches plus fraîches que  
citrons*

*Je dormirai sous le toit d'autres chevelures à l'abri des orages.  
Mais chaque année, quand le rhum du Printemps fait flamber  
la mémoire*

*Je regretterai le pays natal et la pluie de tes yeux sur la soif  
des savanes.*

Le poète irakien exilé Salah el-Hamdani chante « L'exil mon amour ».

Et plus proche de nos existences dramatiques, les poèmes des jeunes exilés syriens qui tombent de nos jours comme les foudres sur nos consciences.

Ecoutez un extrait à titre d'exemple de Maram Almasrie, la poétesse syrienne exilée en France, pétrifiée de tendresse et de vraie révolte, dans son recueil bilingue-arabe-français intitulé « Elle va nue la liberté » :

### **Extraits de textes de Maram Almasrie - lus par Youssef Haddad**

*L'avez-vous vu ?*

*Il portait son enfant dans ses bras*

*Et il avançait d'un pas magistral*

*La tête haute, le dos droit*

*Comme l'enfant avait été heureux et fier*

*D'être ainsi porté dans les bras de son*

*Père*

*Si seulement il avait été vivant ... (en 4<sup>ème</sup> couverture, éd. Bruno Doucet).*

*Dans la page 13, on peut lire :*

**Elle :** *Maman, c'est quoi la liberté ?*

**Sa mère :** *Quelque chose de très cher.*

**Elle :** *Alors, nous, on ne peut pas l'acheter.*

**Sa mère :** *C'est pour cela qu'ils nous la font payer  
De notre vie...*

*Dans la page 38*

*La Syrie, pour moi,*

*Est une blessure qui saigne*

*C'est ma mère sur son lit de mort*

*C'est mon enfance égorgée*

*C'est mon cauchemar et mon espoir*

*C'est mon insomnie et mon éveil*

*La Syrie, pour moi,*

*C'est l'orpheline qui est abandonnée*

*C'est une femme violentée*

*Chaque soir par un vieux monstre,*

*Violée, prisonnière,*

*Forcée au mariage.*

*La Syrie, pour moi,*

*C'est l'humanité en souffrance.*

*C'est une belle qui chante une ode à la liberté*

*Mais ils lui ont coupé la gorge.*

*C'est le peuple de l'arc en ciel  
Qui rayonnera après la tempête et la foudre.*

Il est vrai que leurs vers sont tristes, car en parlant de leurs épreuves, ils rencontrent ce qu'éprouvent la plupart des exilés ; Regret, nostalgie, espérance aux croisements de la mémoire menacée par le passage nuageux.

Et pourtant, en contre poïs, en contradiction à cette catégorie de poètes dit « résistants », on rencontre l'émotion la plus profonde de nos âmes meurtries devant l'impuissance innommable qui réside-colle dans un vide interminable.

La poésie, à cet instant, se trouve comme le médecin qui lave ses mains en signe de désolation de ne pas pouvoir capter les zones curables...Les poètes se meurent comme les dieux mythologiques en extrême refus des conditions existentiellement trop noircies ...trop injustes....

La mort de poètes comme Stéphane Zweig (voir *Jérémie* p71), Paul Celan (« *couronné dehors* » p83) ou K Arthur Nortjé (voir « *en exil* » p133) témoigne de ce que, pour eux la parole n'avait pas le pouvoir de leur rendre le goût de vivre.

**« Couronné dehors » extrait de « Cent poèmes sur l'exil » de Paul Celan après avoir présenté le poète - lu par Philippe Tancelin**

*De son vrai nom Paul Antschel et de langue maternelle allemande, Paul Celan est né en 1920 à Czernowits, la capitale de la Bucovine, cette ancienne province-frontière de l'empire austro-hongrois passée à la Roumanie au lendemain de la Première Guerre mondiale. Déporté comme juif en camp de travail pendant le Seconde Guerre mondiale tandis que ses parents étaient tués dans un camp d'extermination, il vécut après la guerre à Bucarest puis à Vienne avant de s'installer en 1948 à Paris, où il devint en 1959 lecteur d'allemand à l'Ecole normale supérieure. Après un voyage en Israël en 1969, il se suicida l'année suivante à Paris en se jetant dans la Seine.*

### ***COURONNÉ DEHORS***

***COURONNÉ DEHORS,  
craché dehors dans la nuit.***

*Sous quelles  
étoiles ! Seul  
l'argent du cœur-marteau battu à gris. Et  
la Chevelure de Bérénice, ici aussi, - j'ai tressé,*

*détressé,  
je tresse, de détresse.  
Je tresse.*

*Gouffre de bleu, en toi  
je repousse l'or. Avec lui aussi, celui  
dissipé chez les catins et les filles,  
je viens et je viens. Vers toi,  
Aimée.*

*Aussi avec blasphème et prière. Aussi avec  
chacune, au-dessus de moi,  
des massues vrombissantes : elles aussi  
fondues en un, elles aussi  
phalliques nouées vers toi,  
Gerbe-et-Parole.*

Pour les poètes, comme pour tous les exilés, l'exil est une immense épreuve, l'une des plus douloureuses et déchirantes expériences de la vie... Empruntes des manques et des blessures rarement surmontées en dehors d'un sens de résiliences et par extension d'une voile poétique de salut.

Mais la tempête du réchauffement climatique est derrière l'imprévu et l'incertitude de l'existence...

A côté de ces genres poétiques de douleur jusqu'au bout de souffle et d'autres qui implorent le réconfort dans le secours d'une force d'au-delà, on trouve certains poèmes qui chantent l'exil comme cri marquant la victoire de l'espoir.

Nombreux sont les exilés qui ont préféré leur expatriement forcé à l'humiliation dans l'acceptation du pouvoir des tyrans (dictateurs...) eux les mobiles de leur refus et de leur fuir.

Ainsi le cas de Victor Hugo, Louise Michel ou Nazim Hikmet, dont les poèmes sont pleins de confiance en l'avenir et de mépris pour leurs persécuteurs.

**« Le chant des captifs » (in op cité) après avoir présenté la poétesse de Louise Michel - lu par Michèle Le Gouellec**

*Originaire de la Haute-Marne, où elle naquit en 1830, Louise Michel devint institutrice à Paris à l'âge de 26 ans et milita dans l'opposition républicaine au second Empire. Adhérente de la 1<sup>ère</sup> Internationale, elle participa activement à la Commune de Paris, ce qui lui valut d'être condamnée en 1873 à la déportation en Nouvelle-Calédonie, où elle se lia aux Canaques et aux Kabyles déportés eux aussi après l'échec de leur propre insurrection. Ayant*

*refusé toute mesure de grâce particulière, elle ne rentra en France qu'en 1880, après le vote d'une amnistie complète et définitive pour les Communards.*

### *LE CHANT DES CAPTIFS*

*Ici l'hiver n'a pas de prise,  
Ici les bois sont toujours verts ;  
De l'océan la fraîche brise  
Souffle sur les mornes déserts  
Et si profond est le silence  
Que l'insecte qui se balance  
Trouble seul le calme des airs.*

*Le soir, sur ces lointaines plages,  
S'élève parfois un doux chant :  
Ce sont de pauvres coquillages  
Qui le murmurent en s'ouvrant.  
Dans la forêt, les lauriers-roses,  
Les fleurs nouvellement écloses,  
Frisonnent d'amour sous le vent.*

*Voyez, des vagues aux étoiles,  
Poindre ces errances blancheurs !  
Des flottes sont à pleines voiles  
Dans les immenses profondeurs.  
Dans la nuit qu'éclairent les mondes,  
Voyez sortir du sein des ondes  
Ces phosphorescentes lueurs !*

*Viens en sauveur, léger navire,  
Hisser le captif à ton bord !  
Ici, dans les fers, il expire ;  
Le bagne est pire que la mort,  
Et si nous revoyons la France  
Ce sera pour combattre encor !*

*Voici la lutte universelle :  
Dans l'air plane la Liberté !  
A la bataille nous appelle  
La clamour du déshérité !...  
... L'aurore a chassé l'ombre épaisse !  
Et le monde nouveau se dresse  
A l'horizon ensanglanté !*

Ces exemples, poétiquement révoltés, témoignent sans nulle hésitation et sans regret de leur satisfaction culturelle profonde d'avoir évité l'extrême déshonneur, la honte excessive et publique, qui qualifierait en revanche, ceux qui les ont fait fuir.

Et ils expriment un espoir serein dans le jugement équitable de la part des générations à venir.

Puis, dans ce deuxième temps, je voudrais entamer avec vous une visite amicale à quelques titres, poètes érudits-imminents-célèbres qui représentent pour moi le deuxième volet de la définition de l'exil/exilé.

Je veux dire ceux qui se sont exilés eux-mêmes de leur propre volonté...

Et après, mentionner vivement ceux qui sont extrêmement empathiques et universellement engagés auprès de tous « les pieds nus », les réfugiés, les exilés, les opprimés, les dépourvus de leur liberté dans chaque pays en guerre...

**J'entends d'ici et de là-bas...j'écoute de là-haut Geneviève Clancy dans la bouche de Philippe Tancelin planter ses « Quais d'ailleurs »... signes de Lumières d'ailes... extrait de la revue « Souffles » p 13**

### *Quais d'ailleurs*

*Dans le tombeau du vol  
la lettre du détour  
épargne des lointains  
comme le trouble immobile  
où dort l'attente transparente.*

*Dans l'âtre majeur  
des profondeurs nomades  
le point d'éther  
pierre parallèle  
à la blancheur de l'irreturn.*

*Feuille détachée de la plainte  
pain rompu  
d'hiers inapaisés  
la patience des aubes  
veille sous les délivrés du temps.*

*Plus avant que l'érivée des signes  
le passeur des plaines lourdes  
absence*

*dispersée amère de la beauté  
où brûle l'avenir.*

*Lumières d'ailes  
à la cavalière pâle  
descendant les flots  
la nudité du silence  
traverse l'épars de haut espace...*

### **Pour l'exil volontaire**

Les poètes géants, auto-exilés à l'instar de James JOYCE... ont marqué le XXème siècle pour que notre époque apparaisse par excellence comme le temps de l'exil.

Est-ce possible qu'ils soient, dans un certain sens, les « lumières déclinantes » de la pureté de notre monde ?

Faut-il considérer leurs œuvres en tant que cri extrême de dernier souffle d'humanisme ?

Est-ce cela notre état d'âme ? Notre posture ? Notre façon d'être ? Notre vision philosophique dans un monde de plus en plus déshumanisé ?

Notre exemple porte sur la personne de James Joyce (spontanément). Lui qui avait volontairement quitté l'Irlande à tout jamais, faisait de l'exil une arme d'écrivain et une manière de se réveiller de ce qu'il appelait « le cauchemar de l'histoire ».

C'est une piètre consolation de le savoir aussi malheureux que ceux voûtés, bâillonnés et qui ont dû franchir les frontières, chassés par l'Autorité, vomis par l'histoire !...

En tout cas, l'heure de vivre dans sa tour d'ivoire semble bien révolue : le poète d'aujourd'hui, suivant les empreintes des évènements poétiques du XXème siècle /début du 3<sup>ème</sup> millénaire, est embarqué avec ses écritures-valises-karma sur un océan tumultueux.

Pris dans les tourbillons, il en partage tous les remous, il en subit tous les naufrages. Lové dans son rythme ondulatoire qui lui ritualise sa tonalité, il s'interroge sur le temps et le lieu de sa défection.

Son identité ? Qui est-il ? D'où vient-il ? Qu'était-il ? Et pour qui écrit-il ? En quelle langue ?

Bien d'autres questions susceptibles d'éclairer mes propos.

**« Exil » extrait de la revue « Souffles » p 14, de philippe Tancelin - lu par lui-même**

*Exil*

*Cour intérieure des langues  
Fond nourricier du partage*

*Une lettre est pliée en toi  
Dessine le corps de très loin  
Où s'invente un retour*

*Voyage inventé du secret  
Des absences  
Rencontre étendue pour la soif  
Venue tout près sur l'imprononçable*

*Une lumière tache la nuit  
Epelle le signe d'autres faces  
Gestes qui te rejoignent  
Dans leur belle mise à nu*

*Pays brisé  
Sans l'autre  
Sans voix dans tous ses cris  
Pierre trahie sur le chemin  
D'occupation  
Complicité des grands ciels  
dévastés*

*Exil  
Fragile douleur  
Entre les lointains  
Une impatience frère  
Où je nous croise  
Par l'antique voie des peurs  
Dans nos enfances  
Comme mille égards  
De l'être  
En présence*

Interrogeons par exemple un petit groupe de poètes qui ont expérimentés l'exil.

Que représente la langue pour eux et puis la poésie, par extension... ?

En esquisse de réponse, pour la plupart des poètes/philosophes, la langue, comme la poésie, se représente comme leur demeure, leur foyer, leur habitation.

Je cite ici, à titre d'exemple, parmi les grands poètes arabes, Adonis et aussi le poète libanais Joseph Sayegh, l'autrichien Rainer Maria Rilke, la cubaine Zoé Valdès, les allemands Friedrich Holderlin, Novalis et Friedrich Nietzsche et le chilien Luis Mizon, Georges Schéhadé, Salah Steitié, Andrée Chédid et tant d'autres....

Par ailleurs, demandons par exemple à Paul Celan, qui est-il ?

Identifié par les dictionnaires comme écrivain autrichien, c'est un juif né en Roumanie, de langue et d'écriture allemandes, exilé, vivant à Paris, ayant perdu dans l'obscurité nazie son milieu d'origine avant de perdre son lieu de naissance (Czernowitz, qui est devenu soviétique).

Symbole superlatif de l'écrivain exilé, Celan s'attachera à communiquer aux hommes ses visions abyssales : « love toi, monde : /la morte coquille du bout de sa nage/sonnera ici le glas », ou à exprimer cette image d'une main tendue au-dessus des barrières...

Précisons (peut être une fois de plus) que certains corpus pratiques choisis sont des émigrés qui ont emprunté le chemin de l'intégration et rédigé dans une langue différente de leur idiome maternel.

Les exemples de telle sorte fourmillent et je n'en prélève évidemment que quelques-unes.

**« SAISIR 1 » puis « SAISIR 2 » p.p 78 et 80 du dernier recueil de Youssef Haddad « AILLEURS 1-2-3... » - Ius par Philippe Tancelin**

## ***SAISIR 1***

*Saisir le feu volant de la poésie*

*Chaque matin*

*Pénétrer dans l'intime*

*Amitié des dieux*

*Nos grains*

*Nos semences quotidiennes*

*Nous relient aux chœurs*

*De notre itinéraire d'entre deux*

*Antigone et Prométhée*

*Entre*

*Le*

*Doux*

*Et*

*Le*

*Dur*

*La porte*

*De notre*

*Exil*

*Porte*

*Ses lanternes*

*Tels les yeux d'un quêteur*

*Dans une aventure*

*Source*

*De*

*Sourire*

*Et*

*De*

*Blessure*

## **SAISIR 2**

*Lutter pour*

*L'unité*

*De*

*L'être*

*Rester au centre*

*De notre gravité*

*Puis danser la vérité point par point par point par point.*

*Former le cercle.*

*Vivre les contradictions qui interprètent l'identité plurielle de l'existence.*

*Entrer au milieu.*

*Ouvrir les bras.*

*Entourer la circonférence.*

*Tourner en spirale.*

*Tour tourrrrrner en spiiiiiiiiiiiiiraaaaaaaale.*

*N'arrête surtout pas.*

*Continuer à chercher. À chercher...*

On trouve paradoxalement, dans les bagages des exilés, plein de souvenirs qui font rirent et sourirent. Je pense ici à Luis Mizon (p 57, In « Etats provisoires du poème VIII », éd Cheyne) qui disait « Il y a beaucoup de choses comiques dans les armoires d'un exilé...

« La lettre désire l'être » p.p 52-53 du dernier recueil de Youssef Haddad  
« AILLEURS 1-2-3... » - lu par Philippe Tancelin

## ***LA LETTRE DÉSIRE L'ÊTRE***

Je termine par une question :

L'institution de l'asile la plus ancienne et précieuse à ce sujet que fait-elle ?

Cette institution qui constitue, par supposition, le microcosme des expressions les plus fondamentales et les plus tenaces de la solidarité humaine de notre société ; comment procède-t-elle pour développer et améliorer ce carrefour de rencontre de toutes les cultures et de toutes les religions ?

Les victimes de la violence et de la persécution ont plus que jamais besoin de notre protection car notre monde contemporain compte environ 65 millions de réfugiés (la France compte 67 millions d'habitants) qui vivent en exil dans des conditions extrêmement difficiles, tant au plan physique et matériel que psychologique et moral. Ce sont pour la plupart des femmes et des enfants.

A cet instant il me revient à l'esprit la manifestation qui se déroulait autour du thème « Exils » dans le cadre du printemps des poètes animée par le CICEP Université Paris 8 en mars 2005. Notamment le débat qui a eu lieu portant sur « l'aide aux réfugiés ! De l'urgence au long terme »...

Par conséquent, puis-je oser appeler à l'engagement d'accueillir et protéger ces victimes de l'intolérance et de la violence. Mais en respectant la dignité humaine, il nous faut aussi œuvrer résolument à la création d'un monde plus juste et plus ouvert, un monde où nombre de réfugiés pourrons rentrer chez eux dans la sécurité, libres de circuler et de penser et où d'autres « restants » ne serons plus contraints de fuir.

Enfin dans ce rond-point de rencontres poétiques je transmets quelques textes de réflexion philosophiques, esthétiques, littéraires qui ne relèvent pas de la poésie. Mais qui nous font réfléchir sur l'exil, comme ceux de Breyten Breytenbach, de Slawomir Mrozek ou de Vaclav Havel.

### **Faut-il accepter l'exil ?**

L'exilé n'a-t-il pas le droit, demande Breyten, de vivre simplement le restant de sa vie ailleurs qu'en son pays natal, loin de tout héroïsme et de tous remords ?

L'exilé demande Mrozek, ne doit-il pas accepter l'idée qu'il ne repartira jamais et se résoudre à se fixer dans son pays d'accueil ?

Tandis que Havel exprime un point de vue d'un courage peu fréquent, puisqu'il préconise le refus clair et net, pour les opposants à une dictature, au risque de devoir

affronter la prison, de quitter leur pays quand le départ n'est pas contraint, laissant donc entendre, pour finir, que l'exil peut être le choix le plus confortable et une sorte de fuite.

Mais l'intransigeance de Vaclav Havel, qui a fait preuve lui-même d'une détermination hors du commun et se référant au cas précis des intellectuels de son pays à un moment donné, ne nous fait pas perdre de vue la réalité du sort de la masse des réfugiés contraints à l'exil.

Ce sort, il y a plus d'un siècle, Félicité de Lamennais, en humaniste, en avait compris toute la tragédie. Pour les réfugiés, le choix de l'exil est le choix de ceux qui n'ont bien souvent pas d'autre option que celui de sauver leur vie au prix de la souffrance à laisser derrière eux parents amis et compagnons.

C'est aussi le choix de l'espérance. Espoir que si une voix, une seule, continue à témoigner, à dire la dignité et la liberté, rien n'est définitivement perdu.

Les cris que l'on entend dans les poèmes de l'exil sont la meilleure réponse à l'idée reçue, hélas trop répandue, selon laquelle l'exilé ne mérite guère notre compassion.

Elles incitent au contraire à leur manifester la solidarité qu'ils méritent et à veiller à ce que le droit d'asile, affirmé en France pour la première fois en 1793 sous la première République et proclamé par notre constitution depuis 1946, ne soit ni remis en question, ni vidé de son contenu.

Notre vœu est qu'en suscitant l'émotion, ce florilège contribue aussi pour le lecteur à un appel à la vigilance en se rappelant encore une fois ce que M. Darwich disait dans son entretien réalisé pour le journal « L'humanité » le 15 avril 2004 :

« Pour moi, la poésie est liée à la paix !»

Pour terminer, j'aimerai bien partager avec vous la lecture de mon dernier poème qui clôture mon dernier recueil.

**« Espoir » p 108 du dernier recueil de Youssef Haddad « AILLEURS 1-2-3... » - lu par Youssef Haddad**

## **ESPOIR**

*L'espoir est une bonne chose*

*Et toutes les choses bonnes*

*Sont*

*Éternelles*

*J'espère que ces trois océans*

*Sont aussi bleus*

*Que*

*Mes rêves*

*La géologie poétique*

*Est la science*

*De la résistance*

*Et du temps*

*Poignée par poignée*

*Je m'avance...*

*Je m'avance.....*

*Je m'avance.....*

## **Youssef HADDAD**

*Pédagogue du théâtre-poète-conteur franco-libanais*

*Accompagné par Philippe Tancelin et Michèle Le Gouellec*

*Sur la musique de Marcel Khalifé « Concerto Al Andalus »*

Conférence-débat : "**L'Exil ses états - Hier et aujourd'hui**" dans le cadre des Cycles de conférences organisés par le Collectif « L'EFFRACTION DES VENDREDIS » (Collectif de Poètes des 5 continents) et les Éditions L'Harmattan).

Le 18 mai 2018 de 19h à 21h, Espace l'Harmattan, 21 rue des Ecoles - Paris 75005